

Un invité fidèle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 19

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

occuper à table, et donner un beau coup de fourchette.

En terminant, nous appelons l'attention sur un abus funeste et qui ruine la santé de bien des jeunes personnes ; nous voulons parler de l'usage des acides et surtout du vinaigre comme préservatif contre l'obésité. Sans doute, l'usage du vinaigre fait maigrir, mais c'est en détruisant la fraîcheur, la santé et la vie : seul le *Conteur* s'en trouve bien.

Lâcher de pigeons.

Un des attrait de l'exposition avicole, qui s'ouvrira le 16 courant, sera certainement le lâcher de pigeons organisé pour le dimanche 19.

On connaît les résultats étonnants obtenus jusqu'ici par les pigeons voyageurs ; aussi ce moyen de correspondance est-il de plus en plus apprécié dans maintes circonstances importantes. Les avantages que présenteraient en temps de guerre le transport des dépêches par ces oiseaux ne peut être contesté.

En France, chaque place forte dispose d'environ 400 pigeons. C'est le génie qui a la charge de leur entretien, à qui est confié le plan des entraînements prévus, et qui fait l'échange de place à place.

Les entraînements, c'est-à-dire le dressage des pigeons au service des dépêches, commence en avril et se termine à l'ouverture de la chasse ; à cette époque, des rapports circonstanciés sont adressés au ministre de la guerre.

Les communications sont assurées d'une part entre les diverses places de la frontière, de l'autre entre ces places et Paris. Les pigeons des colombiers militaires sont tous les ans, en plus de l'entraînement habituel, soumis à de vraies « grandes manœuvres », et chaque couple est spécialement dressé à évoluer dans la direction qu'il devrait desservir en temps de guerre.

Pour envoyer des pigeons d'un point à un autre, il y a trois opérations à faire : 1° le marquage ; 2° la mise en paniers ; 3° la direction sur le point où l'on veut les interner ou les lâcher.

Par suite d'un décret de 1885, les pigeons voyageurs sont soumis à un recensement, et, en cas de besoin, leurs propriétaires sont tenus d'en faire la remise à l'autorité militaire, dans l'intérêt public.

L'étude des pigeons voyageurs au point de vue du service de la guerre a été aussi l'objet de soins particuliers en Italie, où douze colombiers militaires fonctionnent régulièrement.

Le pigeon de race belge est considéré comme le meilleur et le plus résistant. Il peut parcourir jusqu'à 1200 kilomètres ; mais on pose en principe qu'il ne faut pas demander aux pigeons plus de 250 kilomètres si on veut opérer dans de bonnes conditions.

Un héritage.

M. de B..., vieux célibataire et possesseur d'une grande fortune, avait pour seuls parents un frère et une belle-sœur, qui ne l'entouraient d'attentions et de flatteries qu'en vue du superbe héritage qu'il devait nécessairement leur laisser. L'hiver dernier, M. de B... tomba si gravement malade, qu'un beau soir les médecins déclarèrent qu'il ne passerait pas la nuit.

Cette même nuit, son frère et sa belle-sœur, qui aimaient beaucoup à briller dans le monde, donnaient un bal comme pour mieux se préparer à un grand deuil.

Il est vrai que, cette nuit-là aussi, une crise heureuse survint, qui sauva M. de B... malgré le dire des médecins.

Le frère et la belle-sœur rendirent visite au malade deux jours après et lui prodiguèrent les soins les plus tendres, les attentions les plus délicates, tout en nourrissant la secrète pensée que leur riche parent, dont la santé était si fortement ébranlée, ne tarderait pas à succomber à une nouvelle crise moins heureuse.

Tant d'efforts désintéressés méritaient une récompense. M. de B..., qui connaissait parfaitement son entourage, vient de mourir, et voici son testament :

« J'institue pour légataire universel mon ancien, mon excellent et fidèle ami M. G..., à charge pour lui de remettre à mon frère et à ma belle-sœur, les deux petites statuettes en porcelaine de Saxe de mon cabinet, représentant un couple de musiciens dansants, dits Pifferari, qu'ils voudront bien accepter en souvenir de moi et du bal qu'ils ont donné dans la nuit du 21 au 22 février, lorsque j'étais entre la vie et la mort. »

Prudence de vigneron.

A côté de la joie que nous procure le retour des beaux jours, à côté de l'espoir que le renouveau apporte dans les cœurs, par les premières manifestations de la nature, par les myriades de fleurettes dont s'émaille les prés verdoyants, par les cerisiers en fête, par ces précieux ceps dont les bourgeons vont éclater sous

le corset qui les enserme, — à côté de cela, disons-nous, on entend exprimer des craintes :

« Nos vignes supporteront-elles les nuits fraîches du printemps ? Les saints de glace nous chicaneront-ils cette année, et laisseront-ils le bourgeon délicat se développer sans accident ?... »

A ce propos, voici quelques curieux détails donnés par la *Nature*, sur la manière dont procèdent, en France, diverses associations de vigneronnes, pour la production de nuages artificiels, dans le but de protéger la vigne contre les gelées d'avril et de mai.

« Dans certaines parties de l'Alsace-Lorraine, et dans les départements de l'Est, les propriétaires se sont réunis, ont formé des syndicats et ont un fonds de caisse auquel souvent contribuent les municipalités elles-mêmes.

Dès le commencement de la saison critique, une commission nommée à cet effet délègue plusieurs de ses membres pour surveiller chaque nuit l'état de l'atmosphère. Dès que le thermomètre descend à 3° au-dessus de 0°, on prévient le chef de service.

Si une demi-heure avant le lever du soleil la température tend vers zéro, il n'est que temps d'agir.

Alors le clairon sonne (comme s'il s'agissait d'éveiller les pompiers pour un incendie) et les équipes d'allumeurs désignées à l'avance se transportent en toute hâte vers les cantons qui leur ont été assignés, pour y mettre le feu soit à des brasiers fixes, soit à des bacs roulants remplis de goudron ou de brai.

Ailleurs — aux environs de Colmar, par exemple, — des thermomètres avertisseurs sont placés dans les vignes, sous la surveillance de gardiens sûrs qui avertissent par téléphone le poste placé en permanence à la mairie.

Il a 1200 hectares à protéger ; 326 feux suffisent à cet effet, et l'opération revient environ à 6 francs par hectare. »

Un invité fidèle.

Un proverbe dit qu'on se repent à loisir des engagements pris à la hâte ; un autre, qu'il est prudent de retourner sept fois sa langue avant de parler. Et, à côté de ces proverbes, on dit encore que les protestations d'amitié et de dévouement, les offres généreuses de certaines gens ne sont que de vaines paroles.

Eh bien, il y a dans tout cela beaucoup de vrai, témoin la farce jouée par M. Nestor Roqueplan à une famille de riches bourgeois, pour lesquels elle a été une excellente leçon.

Ceux-ci l'avaient invité à dîner,

très flattés d'avoir de temps à autre à leur table un convive aussi spirituel et dont la réputation flattait leur vanité. Après le repas, qui avait été très confortable et fort gai, le maître et la maîtresse de la maison dirent au célèbre journaliste : « Nous comptons bien que vous nous ferez souvent l'amitié de nous demander à dîner et nous vous prévenons que votre couvert sera mis tous les jours. »

— Tous les jours, dit en souriant Roqueplan, c'est une façon de parler.

— Du tout ! du tout ! Vous savez combien nous vous aimons. Nous parlons sérieusement.

— Ah ! fit Roqueplan en mettant cette fois dans son sourire un pli légèrement sarcastique, alors c'est différent ; je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Le lendemain, à six heures, heure militaire, Roqueplan se présenta. Le repas est encore très gai et l'on se sépare enchantés les uns des autres. Le surlendemain, au moment où les bourgeois vont se mettre à table, un vigoureux coup de sonnette retentit. C'est encore Roqueplan.

— Me voici fidèle à ma promesse ; mais c'est singulier, fait-il en fixant sur ses hôtes un regard pénétrant et railleur, vous avez l'air étonné ; est-ce que vous ne m'attendiez pas ?

— Mais si ! mais si ; vous nous faites beaucoup de plaisir, répondent les deux époux avec un sourire forcé.

On se met à table ; Roqueplan donne libre cours à sa verve, se montre plein de gaieté et d'esprit ; mais ses meilleurs mots ne peuvent dérider ses hôtes, qui décidément ont quelque chose.

Le quatrième jour, même comédie. Cette fois, la réception n'est plus seulement embarrassée : elle est glaciale. Roqueplan n'en mange qu'avec plus d'appétit.

Cela dure ainsi toute une semaine.

Les bourgeois, exaspérés, finirent par prendre le parti de faire dire à Roqueplan par le concierge qu'ils étaient allés dîner en ville.

— Très bien ! répondit l'impitoyable farceur ; je monte chercher mon parapluie que j'ai oublié hier.

Et il se présenta comme si rien d'anormal ne s'était passé, toujours railleur, toujours aimable, s'informant avec intérêt des causes qui chargeaient de nuages le front de ses hôtes.

A la fin, il prit en pitié leur embarras et leur expliqua qu'il avait tout bonnement voulu faire une petite expérience, histoire de se rendre compte de l'importance qu'il faut attacher aux banales manifestations de

cordialité qui se prodiguent si aisément dans le monde.

Les bourgeois, un peu confus, avouèrent que l'expression avait un peu dépassé leur pensée et ne se fâchèrent pas trop de la leçon, heureux d'être enfin débarrassés de leur cauchemar.

Lo molàrè et lo caïon.

Lài a pè lo mondo dâi mâlins coo ; mà lè pe rusà sè pàovont trovà reimbotsti ào tot fin pè onna fenna.

On molàrè, sa màola su lo dou, que tracivè decé, delé, po molà lè rajào, lè garni et autrès z'armès à fû, s'étâi arretâ dein on veladzo dâi z'einverons dè Lozena ; et dévânt d'allâ roudâ dein lè màisons po démandâ dè l'ovradzo, l'eintrâ ào cabaret po bâirè quartetta. Trovâ quie cauquès compagnons que sè dessâitvont et que lài démandiront ein lo vayeint eintrâ coumeint allâvè lo comerce et se lo meti étâi bon. Lo molàrè, qu'étâi on mina-mor, coumeinçâ à bragâ on bocon et lào fe que ti lè meti étiont bons s'on volliâvè travaillé, mà que lè Vaudois, que s'ein terivont bin po ètrè pàysans, ne vaillessont rein po fèrè on meti ; que l'étiot trâo orgolliao po apprendrè certains z'états que y'a, et que la pe granta eimpartiâ dè clliào qu'aviont on état per tsi no étiont dâi z'étrandzi dâo défrou, que gagnivont pè châotrè atant d'ardzeint que volliâvont. Stu molàrè n'avâi pas tant too. kâ desâi bin on pou la vretâ ; mà noutrès lulus, dâi bons Vaudois, que ne volliâvont pas ouèrè mèpresî lo canton dè Vaud pè on tsanor dè molàrè, coumeinciront à lo bragâ et à lài derè que pisque l'avâi on tant bon meti poivè bin pâyî on litre. L'autro, po sè fèrè bin veni, et po ne pas lè z'eingrindzi po cein que lào z'avâi de, tapè po on pot. On iadzo eingranâ, cein allâ bin, ti clliào qu'eintravont dein la tsambra à bâirè vegnont s'appondrè à l'ecot ào molàrè et furont bintout onna pecheinta trabliâ.

Yon de clliào gaillâ, qu'avâi 'na trouè qu'avâi fè onna racliâie dè petits, s'ein va à catson queri on caienet, l'apportè à la pinta dein sa roulière et dit ào molàrè : On bocon dè diz'hâorès n'âodrâi rein tant mau ; vouaiquie dè quie frecottâ ; et du que vo z'âi bon moïan, vo z'allâ no z'offri cé fin bocon ; lo faut te fèrè passâ l'arma à gautse ? Et lo gaillâ saillessâi dza son couté po fèrè état dè sagni lo petit Anglais.

— Ah bin na, repond lo molàrè ! Quand l'est bon l'est prâo ; et se vu gâgni ma dzornâ, l'est astout lo moimeint dè coumeinci.

Enfin coumeinciront à sè tsermailli po savâi se faillâi tiâ lo bêtion oï ào

na, quand la fenna à cé qu'avâi apportâ lo caïon, qu'avâi z'u mèche d'oquiè, arrevè à la pinta. Ma fâi cein arretâ tot net la tenâblia, kâ se n'hômo fut tant ébaubi dè la vairè que laissâ corè lo caïon que tseze perque bas. Adon la fenna coumeinçâ à lo disputâ dévânt tot lo mondo et lài fe :

— Mè manquè dou caïons, et lè vu reinmenâ tot lo drâi.

— Coumeint dou ? repond se n'hommo, n'est pas veré, n'é apportâ què césiquie.

— Et tè ! por quoui tè preinds tou, lài remotsè la fenna ?

Ma fâi lè recaffâies dâi z'autro et la reimbotchâ dè sa fenna, copiront lo subliet à noutron compagnon que sè rappertsâ sein pipâ lo mot, et la rïoula dâo molàrè botsâ quie.

MADELINE

I

Il y a une dizaine d'années, les locataires du n° 15 bis du boulevard Saint-Germain, et j'étais l'un d'entre eux, remarquaient une jeune fille occupant seule un petit logement au cinquième étage, et joignant à une tournure distinguée un air décent, que ne démentait point ce qu'on racontait d'elle.

Le témoignage des époux Robert, nos braves pipelets, lui était absolument favorable. A ceux dont la gracieuse attitude, le charmant visage et les jolis yeux bleus de cette sympathique personne attireraient l'attention, et qui questionnaient sur son compte, les dignes représentants du propriétaire, à ceux-là, dis-je, on répondait que c'était là une institutrice, orpheline, sans famille, qui venait d'obtenir le brevet supérieur.

— C'est honnête, rangé, propre et laborieux comme une abeille ; on ne lui connaît pas un défaut, ajoutait Mme Robert.

Et ces renseignements étaient d'autant moins suspects de partialité, qu'on ne voyait jamais la jeune fille en conversation dans la loge. Elle se bornait à saluer en passant, d'un air bienveillant et poli ; car elle possédait ce grand art, si rare, de rester toujours digne, sans raideur et sans suffisance.

Il résultait de cet ensemble de qualités que tout le monde, dans la maison, était toqué de cette jeune fille.

Malheureusement pour l'intéressante orpheline, cet engouement général était forcé de demeurer platonique, aucun de nous ne se trouvant en situation d'arracher cette aimable enfant à sa condition modeste, pour l'élever vers des régions plus hautes.

Nous nous trompons pourtant. Cette pensée germa dans le cerveau de l'un de nos co-locataires. Mais bien que nous voulions croire à la générosité de ce redresseur des torts de la destinée, aujourd'hui encore nous nous demandons quel est celui des deux qui se fût élevé jusqu'à l'autre. Eût-ce été elle ou lui ?

Ce n'est pas au point de vue du rang